

Les fruits littéraires du drame protestant

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

De même que le catholicisme, le protestantisme a ses saints, ses confesseurs et ses martyrs : Milton, le premier, qui, croyant servir Jéhovah, accorda secrètement ses sympathies à Satan, le vaincu malheureux dont Baudelaire s'inspira dans sa définition du dandy et du beau idéal, et auquel Byron s'identifia dans sa révolte contre ses pairs de la Chambre des Lords, les très pharisaïques gardiens du *cant*¹ et de la moralité britanniques ; Jean-Jacques Rousseau, le très vertueux républicain genevois, l'ennemi des arts, des sciences et des spectacles, et vicaire savoyard d'une religion du sentiment à des années-lumière de la mathématique et sévère théologie calviniste ; Benjamin Constant, le Hamlet du sentiment amoureux, version moderne d'Orphée dévoré par la Bacchante du réveil intellectuel romantique, la très volcanique Germaine de Staël ; Amiel, prêtre désolé d'un sacerdoce stérile où le Moi peu à peu a remplacé Dieu, un Moi à la fois gonflé et déprimé par la lecture des philosophes allemands ; lecture à laquelle échappe en partie Alexandre Vinet, le grand éducateur de la jeunesse libérale vaudoise, plus tourné vers les classiques et les moralistes français.

A tant de protestantisme malheureux, à tant d'illustres victimes,² quel protestantisme heureux, outre celui de Blake, qui crut pouvoir marier le Ciel et l'Enfer au nom de ce qu'il appelle « Energie », pourrions-nous opposer ? Goethe, païen sous la défroque du chrétien magistrat de la cité de Weimar et du patricien, plus amoureux des antiquités gréco-latines et des corps de ses maîtresses que des maximes de renoncement de Nazaraën ? Nietzsche, crucifié volontaire sur la roue de l'Eternel retour, dans une impossible réconciliation de Dionysos, du Christ et de César ? Ou encore Gide, ce Montherlant protestant, qui joua un moment avec l'idée de se convertir à Rome pour taquiner Claudel qui le harcelait à coups de syllogismes tirés de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin ?

Le face-à-face de Gide et Claudel

La correspondance entre Gide et Claudel est une bonne illustration du dialogue impossible - du moins sur le plan littéraire - entre le protestant et le catholique. D'un côté la liberté de pensée, et de l'autre le principe d'autorité et d'unité. D'un côté la brebis qui cherche à se soustraire à l'autorité du pasteur, et de l'autre le pasteur qui cherche à asseoir son autorité sur son troupeau. C'est là l'une des facettes, et non la

lettres

Bernard Reymond,
Le protestantisme et la littérature. Portraits croisés d'un horizon partagé, Labor et Fides, Genève 2008, 176 p.

1 • Langage affecté.

2 • Il nous faudrait tout un livre pour parler de Kierkegaard, cet Hamlet du christianisme, ce chevalier malheureux de la foi, comme il se qualifiait lui-même.

lettres

moindre, de la querelle des Anciens et des Modernes. Et par liberté, nous n'entendons naturellement pas la notion de libre-arbitre sur laquelle Luther et Calvin ont, nous semble-t-il, dit des choses assez définitives.

Ainsi voit-on Gide, anguille insaisissable à la main du très catholique Claudel, refuser, au nom de la liberté de conscience, de se soumettre au dogme, de servir un maître. Au lieu de quoi Claudel aura beau jeu de lui rétorquer qu'il en sert mille, dont la plupart ne sont rien d'autres que des désirs et des passions dont on peut dire qu'il est aussi bien l'esclave que le maître. Et de lui jeter au visage les mille variations des Eglises protestantes, sur le chapitre desquels Bossuet, en son temps, a été lui aussi assez exhaustif. De guerre lasse, Gide lance à son tour dans les pattes de Claudel le Christ contre les Eglises, le Christ anarchiste de Blake, le prophète miltonien du protestantisme biblique. Héritier des Lumières et du romantisme, Gide incarne dans ses fluctuations mêmes le moment de l'histoire de l'Occident, ci-devant chrétien, où les princi-

pes, les convictions et les opinions porteurs de loyautés se métamorphosent, peu à peu, en ce que nous appelons aujourd'hui (où le principe d'identité est considéré comme l'ennemi mortel de la pensée) « sensibilité », « nuance ». Jusqu'à l'émiettement final, dans ce désir entêté de vouloir échapper à toute prise. Peut-on encore discuter avec ce qui n'est plus que pure nuance ou pure sensibilité ? Comment attraper une anguille ?

Face à Gide, Claudel est le catholique thomiste médiéval, l'homme des définitions, des affirmations et des certitudes. C'est l'orthodoxie opposée à la multiplicité des opinions particulières, le singulier contre le multiple.

D'un côté donc, la subjectivité humaine, de l'autre, l'objectivité et l'infailibilité divines, relayées par une Eglise qui a reçu en dépôt la totalité de la Révélation. Toujours est-il que l'un comme l'autre - et nous redescendons du plan théologique et religieux au plan purement littéraire - ont conçu le christianisme comme une chose qui faisait violence à la nature humaine, comme ce scandale et cette folie que Paul a prêchés aux Gentils. Une chose extraordinaire comme la vie elle-même, à laquelle il est impossible de s'habituer.

Dans ce souci de conserver le « drame » du christianisme, Gide va même jusqu'à rejeter cette « paix » qui découlerait des certitudes dont Claudel semble si affamé. Il plaide pour la vertu du drame rendu possible grâce à l'« inorthodoxie » et s'en sert de grief contre le catholicisme : « Je cherche en vain, écrit-il à Claudel, quel pourrait être le drame catholique. Il me semble qu'il n'y en pas ou qu'il ne doit pas y en avoir - ou bien que l'on peut dire qu'il se concentre tout entier dans la messe. Le catholicisme peut et doit apporter à l'âme repos, certitude, etc. ; une mécanique



Choisir fête ses 50 ans !

Une erreur s'est glissée dans le cadre de notre invitation, encartée dans le dernier *choisir*.

La conférence de **Jacques Arnould o.p.**,
Le créationnisme,
vraie ou fausse réponse à nos peurs,
aura bien lieu le 19 novembre 2009,
à 20h30, à Fribourg,
ce qui est un **jeudi**
et non un **mardi** comme annoncé.

admirable s'y emploie. C'est un quiétisme, non un motif de drame. Au contraire, le protestantisme engage l'âme dans des chemins de fortune qui peuvent aboutir où j'ai montré. C'est une école d'héroïsme. »

Il serait facile de traduire chemins de fortune par chemins de perdition et de rétorquer à Gide que la certitude que le catholicisme offre au croyant n'a jamais garanti son salut éternel, et que Gide a assez tôt renoncé à ces chemins d'héroïsme et de fortune pour se carrer, l'âge venant, dans une sorte d'hédonisme pépère néo-païen à la Goethe ou à la Anatole France, ayant fait sa paix avec le monde.

L'éclat du protestantisme

Nous pourrions encore citer - cette longue mais indispensable parenthèse refermée - Crisinel, le Nerval romand, cet Isaac offert en victime expiatoire au couteau du Dieu d'Abraham. Gustave Roud, le marcheur nocturne, amoureux des beaux corps des jeunes paysans du Gros de Vaud, au moment de la fénaison, fuyant le regard de Dieu et son propre regard chastement concupiscent dans la nuit romantique allemande, tandis que son compère genevois, Pierre-Louis Matthey, atténuait sur un édreton de guinées son calvinisme natif d'un dandysme hérité de ses chers Anglais. Ou Charles-Ferdinand Ramuz qui poussa au plus haut point la conscience de l'artiste, du protestant et de l'honnête homme, dans un souci de fidélité héroïque au dieu de ses pères et à l'image de l'homme qu'ils lui avaient léguée. Ou le pasteur bernois Jérémie Gotthelf, peintre d'une paysannerie homérique déjà en train d'agoniser. Ou encore, tout près de nous, Jacques Chessex, déchiré entre un dieu muet et

son succédané inversé, le sexe et son paradis de substitution.

L'art et la littérature sont-ils donc compatibles avec le christianisme ? C'est là la grande question que des siècles de christianisme n'ont cessé de poser. Partant de positions antithétiques, Gogol et Nabokov avaient abouti à la même conclusion : celle de l'incompatibilité absolue de ces deux phénomènes. Nabokov rejetant le christianisme comme une absurdité dégradante pour un homme raisonnable et civilisé (il rejettera pour des motifs assez voisins, le freudisme et le marxisme) et Gogol voyant dans la littérature la figure même du diable.

Ainsi, après être sorti de la cervelle brouillonne et bouillonnante de ce moine concupiscent qu'était Luther, qui avait tant peur du diable et de l'enfer, le protestantisme, qui se voulait vertueux comme un républicain romain et calculateur comme un géomètre et un banquier, allait-il s'acoquiner avec la littérature, cette gourgandine ? Mettre son cœur à nu dans des livres, exposer son moi, n'était-ce pas retourner à Rome en prenant pour confesseur, non plus un prêtre, mais le public ?

Or c'est peut-être justement dans la littérature, c'est-à-dire dans l'esprit et le cœur angoissés et tremblants du croyant, que le protestantisme a conservé le plus de rigueur, de vie et d'énergie. C'est là qu'il a été, si j'ose dire, le moins séculier, le plus intraitable, là qu'il a préservé intacte la foi farouche des premiers jours. Et ce n'est pas un hasard si beaucoup de pasteurs ont eu pour fils des écrivains, dont certains, tout en reniant la foi et le dogmatisme de leurs pères, auxquels ils ne pouvaient plier leur esprit, gardèrent cependant en eux et dans leurs écrits cette teinture si particulière du protestantisme.

G. J.

lettres